Appel

Je n'aime pas le pessimisme et je n'aime pas écouter les pessimistes. Je déteste même profondément ces discours qui jettent aujourd'hui sur la vie égyptienne une couleur sombre et douloureuse, ou qui veulent prédire pour l'avenir proche ou lointain de l'Égypte uniquement l'obscurité et le malheur. Souvent je résiste tellement à ce pessimisme que je m'accuse moi-même d'excès d'optimisme et m'oblige à adopter une position intermédiaire entre satisfaction et colère, entre confiance et méfiance. Je ne doute pas que la vie égyptienne n'ait jamais atteint un degré de détresse comparable à celui qu'elle connaît aujourd'hui. Je ne doute pas non plus que la vie politique anormale que nous subissons soit la cause principale de ce malheur. Mais je crois malgré tout que cette mauvaise situation politique est passagère, si longue et si lourde qu'elle puisse paraître, et qu'elle doit nécessairement disparaître tôt ou tard. Je crois également que la nation égyptienne possède assez de force, de patience et d'endurance pour s'empêcher de sombrer complètement dans cette corruption et cette décomposition dont parlent les pessimistes. Ainsi je combats à la fois l'optimisme excessif et le désespoir excessif. J'espère que cette souffrance qui accable l'Égypte sera levée et que cette obscurité étouffante qui pèse sur elle disparaîtra. Pourtant certains signes apparaissent aujourd'hui dans la vie sociale égyptienne, et quoi que nous fassions nous ne pouvons ni ne devons les ignorer. Il faut y réfléchir sérieusement et en avertir les hommes, car ils pourraient annoncer un grand malheur. On raconte que la police arrêta un homme près d'une mosquée alors qu'il tentait de vendre une petite fille. Lorsque les enquêteurs l'interrogèrent, ils découvrirent qu'il s'était mis d'accord avec la mère de l'enfant pour la vendre. Ainsi, au vingtième siècle, dans la ville du Caire, près d'une mosquée de Dieu, nous avons vu un homme et une mère convenir ensemble de vendre sa fille pour une somme dérisoire — quelques pièces, quelques dinars. Et pourtant, quelle que soit cette somme, elle reste honteusement faible lorsqu'on la compare aux sentiments sacrés de la maternité qui auraient dû empêcher une mère de vendre son enfant pour de l'argent. On dit également que la sécurité publique s'est tellement dégradée et que l'autorité est devenue si faible que les hommes se rendent désormais justice eux-mêmes et se vengent de leurs propres mains. Deux personnes se disputent à peine qu'un revolver, un fusil ou un couteau apparaît entre elles. Les gens ne se sentent plus en sécurité même dans leurs maisons fermées à clé. Quelqu'un frappe à la porte ; lorsqu'on ouvre, c'est peut-être la mort qui entre, ou un voleur utilisant la violence et l'intimidation pour voler de l'argent. Les routes publiques elles-mêmes sont devenues aussi dangereuses que les routes désertiques des anciens temps de violence et de brigandage. Un homme marche tranquillement ou avec peur lorsqu'une balle l'atteint soudainement de manière imprévisible, ou qu'un gourdin s'abat sur sa tête venu de nulle part. Hier encore, certains étrangers m'ont raconté qu'ils étaient partis se promener sur une route de banlieue près du Caire. À peine avaient-ils quitté leur voiture et marché quelques instants qu'ils furent accueillis par une pluie de pierres et d'insultes.

Craignant un grave danger, ils retournèrent précipitamment à leurs automobiles et rentrèrent rapidement au Caire, où la sécurité paraît au moins un peu plus stable. On raconte également qu'il existe en Égypte deux cent mille personnes atteintes de tuberculose et exposées à ses conséquences mortelles, tandis que le pays ne possède qu'un seul hôpital destiné au traitement de cette terrible maladie. Avant cela, et après cela encore, les gens ont parlé et parleront toujours des épidémies meurtrières qui frappent les villes et ravagent les pauvres et les malheureux. Et si vous cherchez les causes de tout cela — ce qui pousse une mère à vendre sa fille, ce qui expose la sécurité publique à un tel danger, ce qui permet à la tuberculose et aux épidémies de tuer des milliers d'Égyptiens — vous serez forcé de reconnaître au moins une cause qui, si elle n'est pas la seule, demeure certainement la plus grande : la faim et la privation. Très probablement cette mère n'a pas vendu sa fille par haine, mais pour survivre. Très probablement la faim pousse les hommes au crime, et la privation donne sa force à la tuberculose et aux épidémies. Il peut exister d'autres causes, mais la pauvreté reste sans aucun doute la plus puissante et la plus terrible. Et si vous ajoutez à cette misère un luxe voisin de l'impudence et de l'indifférence envers la souffrance humaine — un luxe insensible au feu qui brûle les pauvres et les démunis — alors vous comprendrez encore davantage le danger qui nous menace. Ce luxe n'est pas celui des riches de la nation, car même les riches d'Égypte souffrent du poids de la crise. Il appartient plutôt à certains hauts fonctionnaires que les circonstances politiques ont favorisés par les privilèges ministériels et les faveurs du pouvoir. Vous conviendrez alors qu'il est naturel que l'amertume naisse dans le cœur des hommes et que les Égyptiens découvrent des sentiments qu'ils connaissaient à peine auparavant : le ressentiment du misérable envers le privilégié et la haine du pauvre envers celui qui vit dans le confort. Les Égyptiens lisent les journaux — ou les entendent lire — et rien de ce qui concerne les ministres et les hauts fonctionnaires ne leur échappe. On peut se demander quel effet produisent certains articles dans le cœur des pauvres et des démunis des villes, des villages et des campagnes lointaines. Inutile de demander comment les fonctionnaires ou les adversaires politiques ont réagi à la nouvelle selon laquelle le directeur de la Sécurité publique recevrait une prime annuelle de trois cents livres. Leur réaction est évidente. Mais demandez plutôt quel effet cette nouvelle produit sur les ouvriers et les paysans qui cherchent du pain pour eux-mêmes et leurs familles, ou des médicaments contre la maladie et les épidémies, sans parvenir à obtenir ni l'un ni l'autre. Et ne demandez pas à la légère quel effet produisent les luxueuses vacances d'été des ministres en Europe ou à Alexandrie — qu'elles soient financées par l'État ou par leurs propres fortunes — sur l'âme de cette mère qui voulait vendre sa fille, ou sur celles des nombreuses autres mères qui ne veulent pas vendre leurs enfants mais cherchent désespérément de quoi les faire vivre. Les Égyptiens feraient bien de réfléchir sérieusement à ces signes qui apparaissent aujourd'hui dans la vie sociale du pays. Sans exagération ni alarmisme, nous craignons qu'ils n'annoncent un grand désastre. Il est peut-être encore possible d'éviter une partie de ce danger si nous l'affrontons honnêtement dès maintenant. Mais une chose est certaine : si nous le

négligeons, il pourrait devenir incontrôlable, et nous risquerions alors de nous retrouver un jour face à une maladie terrible pour laquelle aucun remède ne subsisterait.